

# Le Dégoupilleur de Dormances

Ce fut par un article de Libération sur *Pura Vida* que j'entendis parler de Patrick Deville pour la première fois. Je voyageais alors, travaillais vaguement dans d'assez notoires latrines tropicales et lisais beaucoup ; en résumé je m'appliquais la sentence de Barthes : « Est-ce que je vais écrire un roman ? Je n'en sais rien, mais il importe de faire comme si. » Cette pose – c'était une pose – avait du bon, elle me laissait l'esprit à l'affût et à la curiosité des endroits que je traversais. Je récoltais le « suc des fruits tombés en ce temps-là » selon une dispersion brownienne, sans savoir vraiment où cela me mènerait... Quand je lus pour la première fois *Pura Vida* le constat fut évident : j'avais enfin trouvé quelqu'un qui écrivait ce que j'aurais rêvé d'écrire. Enfin un auteur qui arrivait à cristalliser avec brio le maelström de ce que peut être un mélange de lectures, d'histoire de pays lointains ou encore de personnages singuliers. Patrick Deville arrivait à faire tenir avec de précis raccords cent-cinquante ans d'histoire d'une zone géographique dans chacun de ses livres (l'Amérique Centrale, l'Asie du Sud-Est, l'Afrique équatoriale et le Mexique). Même s'il passe son temps à dégoupiller ces dormances chères aux romantiques allemands, Patrick Deville est un écrivain du présent. En bon lecteur de Plutarque, de ses *Vies parallèles*, le coup d'œil sur la roue Ferris, c'est *Nihil novi sub sole*. Ceci dit, il serait cependant dommage de limiter les romans de Patrick Deville à ces raccourcis car, à sa manière, il parle surtout des hommes. Des hommes face à l'Histoire, face à eux-mêmes. Pas de psychologie chez Patrick Deville, juste le contexte et les circonstances. Libres ensuite à ses personnages de passer à l'action (William Walker, Baltasar Brum) ou de se mettre en retrait pour observer – quitte à loper le coche de l'Histoire (Malcolm Lowry, Alexandre Yersin). Entre le tropique du Cancer et la ligne de l'équateur – voilà où Patrick Deville a circonscrit son espace d'écriture pour son cycle de romans commencé avec *Pura Vida*. C'est par un heureux hasard que nous nous sommes rencontrés voici quelques années sur ce surlignage imaginaire – en Équateur même. Je pourrais être plus précis – c'était en 2008 à Quito – tandis qu'il relisait la traduction de Jacques Darras de *Sous le volcan* fraîchement ressorti en poche. Il annotait paisiblement l'épais volume rouge dans le bar de son hôtel

de l'Avenida Amazonas. Tout cela pour dire que *Viva* était déjà en route à cette époque et que ce roman l'était peut-être déjà pour lui-même au moment où il referma la première fois la *Divine comédie* ivre de Malcolm Lowry. En Équateur, pendant nos mouvements aux quatre coins de la ville pour rencontrer éditeurs, écrivains, axolotls, journalistes et même pour assister à sa première course de taureaux, Deville restait terriblement curieux. Quand nous nous promenions dans le vieux centre colonial de Quito, je lui racontais que les grilles du palais présidentiel, le Carondelet, venaient tout droit du palais des Tuileries incendié par la Commune ou encore que le Président García Moreno par francophilie exacerbée avait fait don de son pays à Napoléon III, mais que celui-ci échaudé par son expérience mexicaine avait préféré décliner l'offre. Il était enthousiaste de ce genre d'histoires qu'il accueillait d'une manière si britannique. Patrick Deville sait se laisser le temps ; il prend bien soin de digérer tout ce qu'il peut trouver sur les sujets qui composeront ses livres à venir. J'ajouterai une autre de ses qualités : il n'a pas l'impatience d'écrire à tout prix, il se fait confiance. Le moment venu, il sait s'enfermer dans un appartement dans l'une de ces villes aux accents lointains pour composer ses fresques turbulentes.

Il sait aussi revenir. Cette fois-ci, de Suoi Dau où se trouve la tombe d'Alexandre Yersin. La sortie de *Peste & Choléra* était imminente. Comme je vivais en Suisse, il m'avait demandé de retrouver la maison de naissance du chercheur suisse pour boucler en quelque sorte la boucle à l'envers. Quelques jours avant sa venue, j'avais facilement retrouvé l'ancienne poudrière du père de Yersin sise dans un petit vallon en contrebas du village d'Aubonne. Je l'y conduisis. Après cette visite, nous discussions des prochaines rencontres de la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs de Saint-Nazaire, dont l'Équateur était l'un des deux pays invités quand tout à coup il me fit stopper ma voiture. Il prit alors avec flegme une photographie d'une plaque de rue « d'Echenoz » qu'il avait vue sur le chemin et me dit simplement : « cela fera plaisir à Jean ». Patrick Deville est ainsi, il a le sens de l'amitié et des grands écarts géographiques. C'est un merveilleux passeur, c'est d'ailleurs grâce à ces amitiés qu'il tisse de par le monde, qu'il arrive à rendre les rencontres de Saint-

Nazaire si stimulantes. Patrick Deville a bien compris que le monde possèdera une épaisseur d'autant plus forte qu'un certain nombre d'écrivains auront écrit ou non – au sens propre comme au figuré – dessus. D'ailleurs, je ne doute pas qu'un jour, quand le monde aura tourné sans nous attendre, d'autres écrivains sauront s'inspirer du phrasé syncopé de Patrick Deville

et de la construction de ses romans pour aller explorer d'autres contrées à leur manière. Et *por supuesto* on souhaite à Patrick Deville qu'il jette encore et encore son dévolu sur ce qui lui chante. Nous serons là à l'attendre à son retour.

Guillaume Dollmann

